

Histoire vraie

En 1949, un jeune homme, Seydou Keïta, ouvre une échoppe de photographe à Bamako, chef-lieu ombragé de la colonie du Soudan français. Et il y prend des photographies. Et ses photographies sont belles. Et elles plaisent à la clientèle. Et le commerce de Seydou Keïta prospère. Notabilités polygames, jeunes zazous, anciens combattants, couples d'amoureux, quand ils souhaitent se faire tirer le portrait, vont à l'échoppe du photographe, s'installent devant un fond choisi, clic clac merci *Kodak* et le tour est joué. Les images, les grandes images nées de ce petit commerce sont destinées aux murs des maisons de pisé, aux albums qu'on montre à la parentèle. Elles font du bien à l'œil de ceux qui les voient et qui sont tout un chacun. La vie de ces images est incrustée dans la vie du peuple, dont l'œil et le regard en sont évidemment « cultivés ». Dans ce processus, les images existent, elles sont de haute qualité, mais ni Seydou Keïta, ni ses clients n'ont besoin pour ça d'embrumer leur pratique avec les représentations fétichistes de l'art, de l'artiste, de l'auteur telles qu'elles sont en service dans l'aire occidentale.

Ce scandale cesse en 1991, quand une photographe française de renom¹ a l'acuité critique de reconnaître de grandes

1 Françoise Huguier

images dans une échoppe bamakoise. Le jour de cette « découverte », tout bascule. De la même façon que l'Amérique fut *découverte* par Christophe Colomb, le regard perspicace, mais involontairement chargé de la photographie française fait entrer l'artisan bamakois dans le corset mental de l'Occident. Il devient *artiste*. Ses « pauses » comme ont dit au Mali sont élevées au rang d'œuvres. Résultat : les photographies de Seydou Keïta, sortent de leur invisibilité (pour l'Occident) et sont aspirées par le marché de l'art, c'est-à-dire par les riches occidentaux. Elles délaissent désormais les murs ou les albums des demeures bamakoises pour les collections parisiennes. Le tout un chacun bamakois brade aux collectionneurs du Nord les photos de famille magiquement transmutes en œuvres d'art. Annexion de l'Afrique par consentement mutuel. Enrichissement symbolique des maîtres. Appauvrissement consenti des pauvres. A-t-on gagné quelque chose à cet alignement ? La famille de Seydou Keïta, oui : de l'argent. Les collectionneurs occidentaux, oui : un zeste d'originalité et des valeurs sûres. Mais la qualité des images rien. Quant aux liens tissés avec la vie du peuple, ils se sont déchirés. Ce qui n'empêchera pas que plus tard, en France, on s'essaye à des initiatives d'action culturelle favorisant l'accès des *quartiers* aux œuvres de Seydou Keïta ainsi légitimées. Pourquoi étaient-elles invisibles aux légitimeurs quand elles appartenaient aux *quartiers* ? Fatigue de l'histoire ?

Cette aporie crépusculaire nous laisse le choix entre la mélancolique ivresse de tourner en rond ou les trébuchements du pas dans l'inconnu. Ce pas ne peut se faire qu'en avançant, qu'en vacillant, qu'en clignant des yeux à la

première lumière perçant l'obscurité... Luciole agonisante ou vigueur d'un lointain soleil ? Va savoir... Peut-on utilement cartographier les paysages fragmentés que discerne le regard forcément désordonné du marcheur ? Essayons, avec la certitude que des approximations, des hallucinations, des erreurs d'échelle et des égarements de parcours fausseront ce GPS infirme et avec l'espoir qu'il aidera néanmoins à poursuivre la marche.

Cavalcades

On dit trivialement « confort moderne ». En plus conceptuel on parle aussi des « temps modernes ». Quand on évoque la structuration culturelle issue de la conduite occidentale du monde, on use sans y penser du couple *modernité/tradition*, univers vectoriel d'un progrès sans cesse renouvelé – Histoire – opposé à la répétition du même : « Le paysan africain, qui depuis des millénaires, vit avec les saisons, dont l'idéal de vie est d'être en harmonie avec la nature, ne connaît que l'éternel recommencement du temps rythmé par la répétition sans fin des mêmes gestes et des mêmes paroles. Dans cet imaginaire où tout recommence toujours, il n'y a de place ni pour l'aventure humaine, ni pour l'idée de progrès » (Nicolas Sarkozy, président de la République française, Dakar 2007) ; « Ce que nous comprenons (...) sous le nom d'Afrique, c'est ce qui n'a point d'Histoire et n'est pas éclos, ce qui est renfermé encore tout à fait dans l'esprit naturel et qui devait être simplement présenté ici au seuil de l'histoire universelle. » (Friedrich Hegel, philosophe allemand 1770-1831, *Leçons sur la philosophie de l'histoire*).

Le mot *moderne* est un piège. Un piège usé. L'usure est là, pressentie, ressentie, mais dans la brume d'un impensé dont le brouillage est vital pour la perpétuation au moins imaginaire du mythe moderniste et de l'empire qui croit encore pouvoir s'y vitaminer. On ne veut pas se laisser dépasser. Alors, pour éviter d'être inopinément pris en faute, on vire à *contemporain*. Danse classique, danse moderne, danse contemporaine...

Dans ces contextes, le mot *contemporain* pourrait d'une certaine manière énoncer l'antithèse de ce que dit *moderne*. À l'image vectorielle de la modernité, sa simple évocation substitue la juxtaposition des imaginaires du présent. L'inattendu ne naîtrait plus à la pointe de la flèche tendue vers l'inconnu de l'avenir, mais de rencontres hasardeuses entre figures éclectiques produites par des histoires différentes, réunies par leur aléatoire simultanéité, sans hiérarchisation de légitimité.

Emporté dans sa course sans destination, ahuri pas ses œillères, condamné à l'étroite coulée qu'elles dessinent devant lui, le cheval *modernité* n'a ni le temps, ni la capacité de voir ce qu'il côtoie et qu'il exclut de l'histoire, de son histoire. De l'Afrique qu'il a foulée sans la regarder vraiment ni la voir, il pense comme naturellement « l'Afrique, c'est le Moyen Âge », l'annexant ainsi à son étroite équipée. Il y avait des raisons d'espérer que le point de vue *contemporain* reconnaîtrait dans la disparité des états de civilisation et dans leurs frottements la marque de l'aujourd'hui, de son inédite singularité. On pouvait supposer qu'il saurait

voir que l'allure obstinée de la folle monture désormais l'isole au milieu d'un paysage aux multiples recoins, aux multiples indépendances. Saura voir ? Saurait voir ? Le paysage que construit le mot contemporain est annoncé, mais le travail reste à faire. Le plus souvent, *contemporain* évoque une super-modernité, non pas rupture avec la croyance progressiste, mais étape supplémentaire dans le goulet de la modernité, dans le progrès d'une histoire unique et vectorielle, dans la croyance historique qui amarre les histoires humaines à la chevauchée occidentale. Enjeu décisif. Usé. *Moderne* devenu *vieux*, désormais proche de *périmé*, tente une fois encore de rester en service, comme si de rien n'était. Mais son épuisement le conduit de plus en plus souvent à l'aigreur de débâchements grotesques.

Le double engloutissement du Titanic

Le 15 avril 1912, à 2 h 40 de la nuit, le *Titanic* s'enfonce définitivement dans les eaux glacées de l'Atlantique nord. C'est un navire de luxe qui porte dans ses flancs, aux étages inférieurs, la misère des candidats à l'exil. Le majestueux bâtiment déchiré par un glaçon géant plonge dans des eaux d'avant le réchauffement du monde. Le luxe des étages supérieurs s'ornait d'objets d'art. Comme il se doit. Les objets d'art sombrent avec les exilés. Objets d'art ? Frivoles breloques de la *belle époque* ? Souvenirs perdus ?

Cent seize ans plus tard, alors que les moyens *modernes* ont permis d'en remonter cinq mille cinq cents à la surface, patatras ! Nouvel iceberg. Cette petite foule d'objets destinés à la rêverie heurte un roc engendré par « les eaux glacées

du calcul égoïste »², les fonds de placement *Apollo Global Management*, *Alta Fundamental Advisers* et *Pac Bridge Capital Partners*. 19,2 millions de dollars sur la table. Nouvel engouement, dans le secret des banques cette fois. Les vitrines des musées en voulaient. Elles n'ont pas pu suivre. Rétrogradation des joyeux objets en sinistres placements.

Épuisement de la figure cumulative de l'économie capitaliste. La pompe aspirante de la valeur marchande est devenue folle. Les vingt-six plus gros patrimoines équivalent à ce que possèdent les trois milliards huit cent millions d'humains les moins commercialement « valorisés »³ : non sens ! Le radinisme civique et social du multi-millionnaire Carlos Ghosn⁴, millions gagnés, millions perdus, millions subtilisés, mais contenance maximum de l'estomac humain quatre litres : non-sens ! Les himalayes de dollars capitalisés en quelques années par les propriétaires des GAFAM⁵ sur quelques idées en effet géniales, mais qui pourtant ne l'emportent pas en nature sur la découverte de la pénicilline ou de la relativité restreinte : non-sens ! Le transfert de la richesse productive vers les jeux de la spéculation financière, la vidange du rôle représentatif de l'argent – une des formes données aux richesses produites par le travail – portent la menace du naufrage. Même si l'on voit émerger la bouée de petites communautés qui font sécession d'avec

2 Karl Marx, *Manifeste du parti communiste*

3 Rapport Oxfam 2018

4 Ancien PDG de l'alliance des firmes automobiles *Renault-Nissan*, arrêté en 2018 sur plainte du fisc japonais qu'il aurait fraudé.

5 Acronyme des sociétés *Google*, *Apple*, *Facebook*, *Amazon* et *Microsoft*.

POSTMODERNITÉ

l'éblouissement consumériste sans lequel ces non-sens n'ont aucune perspective, qui voguent vers des valeurs assurées par l'usage et non par l'accumulation (et/ou la frustration), qui en récoltent de la joie et s'inventent des formes de luxe inédites et désirables.

Dans ce bouillon de culture, on voit même, ici ou là, se réveiller la pertinence de pensées réputées sauvages. L'univers symbolique porté par les figures de l'animisme – dieux ou déesses de la rivière, de la fécondité, de la concorde ou de la pluie – contribuent à ouvrir des perspectives à l'invention de nouvelles alliances entre l'humain et la nature. Pas difficile d'y lire davantage de perspicacité et d'intelligence que dans la foi charbonnée dans les prophéties du progrès sans fin et de la souveraineté humaine sur les rythmes de la vie. À l'évocation d'une nature animée, l'adhésion métaphorique du sceptique et les croyances liturgiques des fidèles trouvent à se comprendre quand elles donnent leurs voix respectives au respect de notre environnement naturel et lui reconnaissent chacune à leur façon un caractère sacré. Lorsque avant d'abattre un arbre, un initié de la confrérie mandingue des *donsow* lui fait un sacrifice et lui demande pardon, ça parle et ça parle aujourd'hui. Limites de la rhétorique scientotâtre.

Essoufflement de la domination occidentale : La Chine va son chemin sous le regard capillaire et fâché de l'Américain Trump. Les rodomontades de « l'homme le plus puissant du monde » mettent paradoxalement en lumière l'enlisement de sa puissance et si ses éternuements restent menaçants, ils ne parviennent plus à subjuguier l'imagination. Chacun sent que l'avenir ne lui appartient pas.

Dans le « dur » de la modernité

En 2018, la France n'était plus ni la cinquième, ni la sixième, mais la septième puissance économique mondiale. Ces rétrogradations quasi annuelles sont vécues par beaucoup comme de mauvaises nouvelles. Elles habitent l'imaginaire d'un aigre nationalisme ancré dans le sentiment qu'on se diminue en se faisant doubler sur l'échelle graduée de la richesse marchande. Pourtant, la France ne produit pas moins de richesse marchande en 2019 qu'en 2016, en 2016 qu'en 2012. Elle en produit davantage. L'attachement paisible et naturel des habitants d'un pays aux paysages qui les ont éveillés à l'émerveillement, à la langue qui a bercé leurs premiers babils, aux plats servis à table, aux formes de civilité, à l'allure des villes, aux façons de faire ensemble communauté, ce patriotisme qui n'est guerrier qu'en cas d'invasion armée perd-il quelque chose quand le milliard et demi d'Indiens ou de Chinois produisent enfin plus de marchandises qu'une France de soixante cinq millions d'habitants ? Il n'est pas irrationnel de penser que tout le monde y gagne. Une vie meilleure en Inde, en Chine, en Afrique tandis que le PIB français continuerait à progresser, est-il raisonnable de s'en plaindre ? De se plaindre dans le même temps que les habitants des pays moins riches tentent de profiter eux aussi des avantages de la *modernité* en risquant leur vie sur la Méditerranée ? Et si on allait jusqu'au bout de cette raison-là ? La France est le 21^e pays pour son nombre d'habitants. Dans un monde équilibré, elle devrait être le 21^e pays pour la richesse marchande produite. Et si ce vœu d'un monde équilibré, donc d'une France 21^e *puissance économique* était politiquement pensé, popularisé, organisé, concrét-

POSTMODERNITÉ

tisé ? Je suis conscient que le simple énoncé de ce vœu apparaîtra pour beaucoup comme une fantaisie d'utopiste. Alors on fait quoi ? On choisit le cauchemar du déséquilibre *ad vitam æternam* ?

L'attachement déraisonnable à la suprématie économique de la France sur un grand nombre de nations plus peuplées est programmé par les chromosomes de la *modernité*.

Bilan : la longue période de 500 ans qui, depuis la Renaissance européenne, a profondément enfoui, enclos la représentation des histoires humaines sous la croyance qu'il existerait « une » histoire de l'humanité, vecteur unique tendu vers le progrès, parfois cahotant, chaotique, mais gradué et lisible. Les institutions qui l'ont cadrée – l'État territorial administré, puis l'État-Nation, puis l'État représentatif assimilé à *la* démocratie – seraient la forme accomplie du gouvernement des sociétés, quelles qu'elles soient, où qu'elles vivent. L'emprise progressive de la pensée déductive, analytique, rationaliste à qui l'on doit l'extraordinaire essor des sciences et des techniques impulsé depuis cinq siècles dans un affrontement victorieux avec les croyances en place tracerait *le* vecteur progressif de *la* connaissance. L'efficacité économique pensée comme la capacité à accumuler le plus possible de richesses marchandes et le plus rapidement possible, l'obsession de cette croissance-là électrisée par l'appétit sans fin d'un consumérisme universellement répandu et savamment encouragé seraient l'ultime barème « sérieux » des politiques publiques.

Même la (re)production du champ symbolique, et tout ce qui s'est représenté dans l'histoire unique sous le paradigme de l'art, n'échappe pas à cette vectorisation. Difficile de dire que *La Joconde* est plus que *La Vénus de Milo* ou que *Le Penseur* de Rodin pèse davantage que le *David* de Michel-Ange. Pourtant, même là, la toise de l'histoire unique ne lâche rien. Ce monde de singularités et de poésie sur lequel le jugement quantitatif semble ne pas avoir de prise est relu et en partie conformé par l'histoire unique et vectorielle. La séquence Delacroix-Manet-Monet-Cézanne-Picasso-Malevitch-Duchamp se lit comme un affranchissement progressif de la représentation. Qu'elle est aussi. La séquence Palestrina-Monteverdi-Bach-Beethoven-Debussy-Schoenberg se lit comme une ouverture progressive des règles de l'harmonie. Qu'elle est aussi. Lecture performative souvent assez éloignée de ce que vivent les artistes eux-mêmes, mais qui décline ce qui n'entre pas dans la danse, arts *premiers* ou *naïfs* chassés de l'histoire pour non alignement sur le vecteur unique.

L'unification fantasmée du temps humain n'est pas une simple rêverie idéologique. Elle accompagne une autre unification, brutale, celle de l'espace humain, notre planète. Cinq cents ans d'une guerre mondiale (autrement plus *mondiale* que les guerres inter-occidentales du XX^e siècle) qu'inaugurent dès le XV^e siècle le ravage sur les civilisations amérindiennes et la déportation des Africains transformés en marchandises, conflit aujourd'hui redoublé dans l'ordre économique par la suprématie globale des injonctions du capitalisme financiarisé sur les lois humaines.

POSTMODERNITÉ

La thèse ici développée explore la perspective d'un épuisement des paradigmes de la modernité. Il faut bien admettre que cette mise en cause se heurte à des croyances communes et partagées, des expériences aussi dont les états de service sont incontestables. Galilée, Descartes, Jean-Sébastien Bach, Mère Teresa, Bill Gates, la sécurité sociale, l'alphabétisation généralisée, la machine à laver ou l'ONU sont tous interprétables, 100 % interprétables, à partir du focus de la modernité et donnent le sentiment qu'elle en a encore beaucoup sous la pédale. La hiérarchisation sous ses critères des simultanés d'aujourd'hui conserve une grande puissance de conviction. Ces convictions occupent notre langage et fonctionnent toutes seules : pays avancés, pays moins avancés, pays les moins avancés, obscurantisme vs Lumières, tradition vs modernité, oppressions patriarcales vs libération sexuelle, États corrompus vs État de droit...

Poursuivons néanmoins.

Trois séismes

L'humanité est aujourd'hui placée sous la menace de trois séismes aux conséquences potentiellement cataclysmiques (mais pas fatalement). Il n'est pas insensé de lire dans ces mouvements tectoniques une agonie de la modernité impériale.

PREMIER SÉISME.

La crise écologique intimement corrélée avec le projet de la modernité impériale menace la possibilité même de la vie sur le sol de la Terre. Mais elle s'accompagne de réactions

politiques paradoxales. L'annonce par Donald Trump qu'il retirait les USA des accords de Paris sur le climat⁶ s'est accompagnée d'étranges glissements de terrains. On a vu la convergence inédite entre des ensembles politiques très hétérogènes : l'Union européenne, terre-mère de l'empire occidental ; la République de l'Inde, qui connut une colonisation classique et brutale ; la République populaire de Chine, pays aujourd'hui nominativement communiste, régulièrement harponné durant les deux derniers siècles par des prédateurs extérieurs – guerre de l'opium, concessions occidentales, invasion japonaise – sans être jamais totalement assujéti. Comme si de rien n'était, ces trois puissances à l'organisation politique, aux fondations civilisationnelles et à l'histoire identitaire si différentes, ont ensemble renvoyé (au moins dans les mots) à sa gonflette carbonée le pays le plus riche et le plus armé de la planète, navire amiral de la domination occidentale et du capitalisme mondial. Il était frappant de constater combien, face à la prégnance de la catastrophe climatique en cours, la représentation du réel, le réel lui-même se recalait, combien apparaissait « naturelle » cette rencontre inédite, post-impériale, postmoderne, combien elle était comme lavée par l'urgence des habituelles leçons de morale et de progrès toujours si pesantes dans les relations dites *Nord-Sud*. Une évidence jusque-là brouillée s'imposait à l'occasion de cet événement paradoxal : une planète multipolaire polarisée au moins sur ce point par le souci de l'intérêt général était donc possible.

POSTMODERNITÉ

SECOND SÉISME

La domination occidentale sur la planète prend l'eau. La Chine, l'Inde, le Japon ne reçoivent plus d'ordres. L'Amérique latine s'affranchit. L'Afrique jouit d'une indépendance encore en partie formelle, mais à laquelle son poids démographique et les ressources qu'elle recèle donnent de réelles perspectives. Même menaçant, c'est un clown qu'en 2016, les Américains ont choisi pour diriger la plus grande puissance militaire de l'Occident. Cette subduction tellurique se déroule jusqu'à présent de façon relativement pacifique (un siècle plus tôt, la Guerre 14-18 tuait douze mille personnes par jour). La Chine n'a pas choisi de rétablir l'équilibre par les armes, mais par le commerce. Les jeunes Africains qui rôdent aux frontières de l'Europe n'y viennent pas pour assujettir ses peuples par la force, mais pour les enrichir par leur travail. Certes, des éclats de violence ponctuent néanmoins les lignes de fracture et en rappellent la dangerosité potentielle. Les guerres du Golfe et les attentats djihadistes en sont des éruptions identifiables. Mais les monstruosité commises sur cette ligne de fracture sont statistiquement très limitées en regard de celles qu'on peut imputer aux conquêtes de l'empire moderne.

TROISIÈME SÉISME.

Au règne de l'argent-roi se substituent désormais les délires de l'argent-fou. Peu de résistance efficace face à ce *cloud* ingouvernable doué d'une inépuisable plasticité. Mais une sourde inquiétude. Les chiffres perdent toute signification. Un tableau de Basquiat s'est récemment vendu cent dix millions de dollars. Des acheteurs si riches que l'argent a pour eux perdu toute signification s'offrent à *tout prix*

des parcelles de vignobles français prestigieux comme un collectionneur névrotique acquiert sans compter un bibelot que sa folie convoite. Ils rongent ainsi la possibilité même d'un commerce rationnel et portent la ruine de ce secteur, comme de beaucoup d'autres. Une bouteille de Romanée-Conti, grand crû des vins de Bourgogne, placée dans un coffre-fort des *Galleries Lafayette*, est mise en vente à vingt-deux mille cinq cents euros et trouvera preneur. Près de 2 000 € la lampée (le salaire annuel médian est au Mali de 1 000 €). Santé ! Football : la tricherie financière surplombe l'arbitrage sportif, tuant peu à peu le suspens qui fait le jeu, le frappant ainsi d'une décrépitude encore masquée par la gonflette publicitaire, mais potentiellement mortelle : s'intéressera-t-on pour toujours à des classements dont les contrats fous des joueurs et des clubs sont une mesure plus assurée que les aléas sportifs ?

Ce grand n'importe quoi est alimenté par la spéculation sans frein sur des *produits financiers* de plus en plus abstraits, jeu de société auquel se livre une poignée d'individus incapables de même imaginer en quels plaisirs concrets convertir l'avalanche de zéros qui encombrant leurs relevés de banque. Possesseurs qui agissent en possédés. C'est un peu comme dans ces films de science-fiction où les robots faits de main d'homme finissent par prendre le pouvoir sur leurs pygmaliens, fictions dont on se demande si elles ne sont pas la métaphore inconsciente des nouvelles puissances financières. Pour maintenir debout le château de cartes, on nous dit qu'il faudrait rogner sur les dépenses qui assurent les besoins vitaux du grand nombre : alimentation, santé, enseignement, culture... Alors même que jamais le

POSTMODERNITÉ

monde, en croissance continue, n'a regorgé d'autant de richesse marchande. Bulles ? Bombes ? Déflagrations ?

Les éboulements provoqués par ces trois séismes concassent tous les anciens repères. Entre le propriétaire d'un 4/4 pétaradant dans les rues d'une métropole et l'ami des légumes verts retiré dans un village abandonné de la Drôme, à qui le progressomètre donne-t-il la meilleure note ? Il y a un siècle déjà, Picasso découvre que par des chemins totalement étrangers à ceux d'Occident qui l'ont intronisé artiste, les bois sacrés d'Afrique lui présentent des figures animées d'un regard tubulaire aussi criant de vérité qu'éloignées de la ressemblance. Il a l'énergie d'en ressentir le fort hypnotisme, l'audace d'en reprendre la puissante annonce. Comment ensuite continuer à hiérarchiser les différentes lignées de la pensée humaine et pourquoi dès lors inviter les *retardataires* à *rattraper* la pointe du vecteur ?

Postmoderne, postmodernisme, postmodernité

L'adjectif *postmoderne* fait sa grande entrée à la fin du XX^e siècle, dans un champ qui touche à la culture, à l'esthétique, à l'anthropologie, à la vie sociale, à la physique, à la technologie : l'architecture. De ce mouvement, retenons le frottement qui s'opère entre l'étrangéité de la source et l'envergure de la perspective. Le postmodernisme est l'enfant d'un petit cercle d'élites occidentales et le débat qu'il instaure se joue d'abord au sein de ces élites, dans le mouvement de leurs évolutions intellectuelles toujours très concrètement accordables à la modernité. L'architecture postmoderne peut sans trop de mal être présentée comme

une nouvelle étape, une nouvelle école, un nouveau style dans le cheminement de la modernité. Cette interprétation spontanée et courante désamorçe la rupture annoncée dans la dénomination *postmodernisme* et la ravale au rang de suggestive rodomontade, un alignement proche de la récupération *moderne* du *contemporain* évoquée plus haut.

Le petit débat porté par ce petit milieu – petit par la période concernée, petit par sa localisation culturelle – n'en reste pas moins suggestif des questions posées aux histoires humaines par l'épuisement du cycle de la modernité impériale. L'architecture postmoderniste et ses extensions dans d'autres disciplines en manifestent explicitement certains symptômes : le cheminement vectoriel des arts a donné tout ce qu'il pouvait, il est parvenu à son terme ; utilisons joyeusement, librement le butin qu'il nous laisse. L'éclectisme de ce « tout est désormais permis » manifeste l'épuisement de la règle moderniste qui disqualifie tout ce qui n'est pas étroitement subordonné à l'avancée vectorielle du champ. Il se double d'une ironie roborative, d'une accessibilité populaire assumée, d'un système de citations qui renvoie à la vie quotidienne, à la société mondialisée : c'est joli, c'est marrant, il a de l'idée le gars, ça me rappelle mon voyage en Grèce, moi ça me plait...

Frottements. Le *sampling*, la dissidence, le collage, l'aléatoire, le mouvement postmoderniste du XX^e siècle n'est pas seul à en être porteur. Le gigantesque atelier des formes de la communication entre humains qu'ouvre internet clapote dans le même marigot. Créolisation, métissage,

POSTMODERNITÉ

mondialité, mise en cause de l'universalisme se partagent avec lui le débat. La modernité résiste, mais péniblement, comme en témoigne la difficulté qu'elle éprouve à désigner sans se perdre les formes qui l'entourent, qui prennent de la visibilité et qu'elle ne cornaque pas : musiques du monde, arts premiers, arts urbains, coiffures ethniques, cultures ancestrales...

La question « contemporaine » reste là, têtue, montante.

Ce qui manque – là est le frottement –, c'est l'audace de donner nom à ce qui conduit nos mondes à larguer les amarres, à changer de cycle, à quitter l'universalisme d'alignement pour aller vers une universalité de la conversation. Le cœur de la postmodernité n'est pas un débat d'esthétique entre architectes de renom, c'est l'écroulement de l'unification occidentale du monde, la fragile naissance de germes inconnus dans les éboulis, leur repérage, leur soin, leur perte éventuelle, leur capacité (ou non) à couvrir la moraine de verts pâturages. Telle est la thèse qu'explore cet ouvrage et sur laquelle il s'appuie pour proposer quelques trouées dans l'enclos moderniste des politiques culturelles.

Ce texte lui-même revendique une structuration postmoderne. Le coq-à-l'âne lui est consubstantiel. Il ne naît pas d'une vision panoramique, mais de l'expérience concrète de son auteur entre France et Mali (pas Belgique, pas Congo), du rai de lumière tracé par la lampe dont il a éclairé ses pas pour éviter de choir, rai proche et lumineux inapte à dévoiler seul le paysage, avide de glaner d'autres indices éclairés par d'autres fanals inopinément rencontrés.

L'ART EST UN FAUX DIEU

Selon la racialisation idéologique des identités qui caractérise et pour une part fonde la modernité occidentale, je suis un *Blanc*. Même si le Mali a construit ce que je suis, qu'il a été de fait pour moi et comme la France, une mère-patrie, le déséquilibre structurel imposé aux relations humaines par la domination occidentale, blanche, m'accompagne. Au cours des ans, la langue bamanan m'a peu à peu imprégné, moins sans doute que la langue française, mais par un processus analogue : faire société, se construire comme être social dans un environnement humain qu'on a fait sien, qui vous a fait sien et qui parle à sa façon. Dans l'univers mental de la modernité impériale, c'est une anomalie, au mieux une sympathique fantaisie de négrophile. Quand au Mali je parle bamanan, souvent on me félicite. Quand un Malien vivant en France y emploie la langue de Molière, c'est vécu comme normal. Je ne peux pas faire comme si mon corps et mes relations sociales échappaient à ce déséquilibre. Il est plus lourd que moi. Je ne peux pas ressentir dans l'intimité de mon expérience ce que vit celle ou celui que la modernité impériale a désigné comme *Noir* et à qui tout fait sentir que parler la langue du maître est normal, pas l'inverse. Je ne peux pas éviter la friction entre ce que réciproquement nous voyons, nous sentons, nous vivons. Mais je peux en parler, en débattre, raisonner, contredire, provoquer la conversation où se redistribueront les cartes, conversation où j'ai ma place.

Ce texte est postmoderne parce qu'il ne prétend pas coiffer de concepts universels une expérience sociale contrainte à la singularité et à l'échange en réseau. Il est postmoderne parce qu'il lance une phrase, une réplique dans la

POSTMODERNITÉ

conversation, parce que seule la conversation elle-même rend compte de mouvements d'histoire que nous vivons ensemble et différemment, histoires qu'avec beaucoup je cherche à dépasser, parce que la chair de la conversation ne se forme qu'en se parlant.

Ce texte est également postmoderne parce qu'il fonctionne avec l'ignorance (grâce aux ignorances ?). Le savoir universel n'a jamais existé. Mais son illusion, si. « J'ai lu tout ce qui a été écrit sur la question ». *Lu, écrit, la question*, autant de termes qui témoignent du champ réduit où prospère cette illusion. Lu, écouté, entendu, touché, expérimenté... Écrit, dit, chanté, dessiné, caressé, flagellé... La question, l'expérience, les affects, les vents d'intelligence et de bêtise, les aveuglements aléatoires et les postes de vigie inopinés... Je n'ai pas « lu tout ce qui a été écrit sur la question ». C'est impossible. Ce qui est ici en cause a en partie été vécu comme des « questions » intellectuelles, mais pas seulement, loin de là. Les souffles de l'expérience, des affects, des émerveillements et des dégoûts y ont leur part. Ma parole, mon texte ne prennent sens que dans l'appel d'air de mes ignorances, dans le piratage volontaire ou non d'idées récoltées au passage, dans la générosité de mes interlocuteurs quand ils acceptent d'engager la causerie. Postmodernité.

J'espère que lectrices et lecteurs entreront dans le flux rhapsodique de cette réflexion à trous, dans le cadrage forcément arbitraire des fenêtres qu'elle espère ouvrir, qu'ils et elles auront envie d'y mettre leur grain de sel et d'y relier leur part de paysage.